

JACQUELINE FOURASTIÉ

**D'une France à une autre : de la France traditionnelle
à la France de demain**

Journal de la société statistique de Paris, tome 129, n° 3 (1988), p. 147-159

http://www.numdam.org/item?id=JSFS_1988__129_3_147_0

© Société de statistique de Paris, 1988, tous droits réservés.

L'accès aux archives de la revue « Journal de la société statistique de Paris » (<http://publications-sfds.math.cnrs.fr/index.php/J-SFdS>) implique l'accord avec les conditions générales d'utilisation (<http://www.numdam.org/conditions>). Toute utilisation commerciale ou impression systématique est constitutive d'une infraction pénale. Toute copie ou impression de ce fichier doit contenir la présente mention de copyright.

NUMDAM

Article numérisé dans le cadre du programme
Numérisation de documents anciens mathématiques
<http://www.numdam.org/>

COMMUNICATIONS

**D'UNE FRANCE À UNE AUTRE :
de la France traditionnelle à la France de demain ¹**

Jacqueline FOURASTIÉ
*sous-directeur de laboratoire
au Conservatoire National des Arts et Métiers*

Avant 1750, en France, il fallait en moyenne trois cents heures de travail pour produire ou acheter un quintal de blé. Aujourd'hui, il ne faut plus que trois heures. Le progrès technique a donné cette fantastique élévation du niveau de vie.

Cependant, des traumatismes profonds ont accompagnés ces progrès : effervescence des appétits de consommation, instabilité démographique, militaire, politique et sociale, désarroi de la pensée.

Dans cette situation dramatique, nous tentons d'éclairer le présent et l'avenir par l'analyse du passé.

Prior to 1750, in France, it took an average of 300 hours of work to produce or to buy a quintal of wheat. Today it takes a mere three hours. Such a fantastic rise in the standard of living has been made possible through technological progress.

However, this same progress has brought on traumatic changes : effervescence on the part of consumers; demographic, military, political and social instability and a sense of confusion.

In these troubled times, we have tried to shed light on the present and the future through a study of the past.

Le monde d'aujourd'hui a subi une évolution rapide par rapport à celui d'hier. L'objectif de cet article est d'analyser rapidement les transformations de la France traditionnelle pour découvrir quelques-unes des directions vers lesquelles se rend la France de demain.

Depuis 1914, l'humanité a bénéficié de bienfaits inouïs et souffert de traumatismes profonds. Il suffit d'évoquer la réduction de la mortalité infantile, l'allongement de la vie moyenne, l'élévation du niveau de vie, la réduction de l'inégalité, etc., mais aussi les deux guerres mondiales, la guerre froide, les séismes démographiques, la montée du terrorisme, l'insatiabilité des appétits de consommation, les rivalités politiques et militaires, la menace permanente de guerre atomique, l'instabilité, la frénésie, le désarroi des esprits... L'inquiétude et la conjecture se sont substituées à la foi simple et forte en Dieu, la Famille, la Patrie, l'Humanité et la Nature...

Notre objectif — dont nous savons, hélas! qu'il ne sera et ne peut être que partiellement maladroitement atteint — est de discerner au moins quelques changements majeurs déjà acquis, et ainsi d'envisager quels pourraient être certains traits majeurs des changements de demain. Dans un monde où les transformations de base sont si nombreuses, si rapides et si profondes, même les projets et les destins individuels sont à tout moment affectés; la prospective est pour tous un exercice à la fois toujours incertain, toujours à recommencer, et toujours nécessaire.



1. Communication présentée devant les Sociétés de statistique le 20 janvier 1988
Journal de la Société de statistique de Paris, tome 129, n° 3, 1988.

A notre avis, l'explication majeure de la transformation économique de la France d'hier est l'essor des sciences expérimentales qui a provoqué un accroissement inouï de la productivité du travail.

I. L'accroissement de la productivité du travail

Dès le XVIII^e siècle, cet accroissement s'est particulièrement manifesté par la baisse du *prix réel* du blé, c'est-à-dire de la quantité de travail nécessaire pour produire ou acheter un quintal de blé :

TABLEAU I

Le prix réel moyen national du quintal de blé en France depuis 1700

Années	Prix réel	Années	Prix réel
1701	300,0	1871-1880	136,3
1702	222,3	1891-1900	80,0
1703	228,5	1901-1910	72
1704	217,7	1911-1920	81
1705	203,9	1921-1930	55
1706	179,2	1931-1940	36
1707	163,8	1941-1950	34
1708	253,8	1951-1960	22
1709	566,1	1961-1970	14
1710	406,2	1972	9,9
1720	150,0	1974	6,5
1721-1730	174,3	1975	6,6
1731-1740	159,6	1977	6,4
1741-1750	177,5	1979	5,5
1751-1760	187,4	1980	4,9
1761-1770	199,3	1981	4,6
1771-1780	213,1	1982	4,5
1781-1790	213,6	1983	4,2
1791-1800	222,7	1984	4,0
1801-1810	163,5	1985	3,6
1811-1820	181,3	1986	3,6

Le *prix réel*, dans notre définition est le rapport :

$$\text{Prix réel d'un bien} = \frac{\text{Prix monétaire de ce bien}}{\text{Salaire horaire moyen du manœuvre}}$$

Ainsi, dire que le prix réel du quintal de blé en 1701 était de 300 salaires horaires, c'est dire que le rapport du prix courant du quintal de blé au salaire horaire pratiqué en 1701 était de 300. Autrement dit, il fallait en moyenne qu'une manœuvre de 1701 travaille 300 heures pour acheter un quintal de blé... c'est-à-dire 3 heures pour acheter un kilogramme. En outre, le temps de travail nécessaire pour produire ce blé était, lui aussi, d'environ 300 heures : les profits ne peuvent expliquer la différence entre ces prix et ceux d'aujourd'hui; le travail nécessaire était presque entièrement du travail direct, effectué en cultivant le champ, puis en récoltant et en battant le blé. Dans la période récente, le temps de travail obtenu en calculant le prix réel d'un bien comporte souvent du travail *intégré* : temps nécessaire pour l'extraction des matières premières, pour la fabrication des outils ou des machines, temps de travail des ingénieurs ou des chercheurs...

Le prix réel du blé et la productivité du travail

Ce qui vient d'être dit sur le prix réel éclaire, nous l'espérons, le tableau I. Le prix réel du blé est passé d'une moyenne de 2 à 3 cents heures de travail par quintal à 3 ou 4 heures depuis 1700. Cela signifie que la productivité du travail a été multipliée par 100 en ce qui concerne le blé dans cette période.

Progrès dans les semences et les désherbants, les labours, l'assolement, suppression de la vaine pâture, moissonneuses, puis moissonneuses batteuses, transports et ensilage, sont quelques-unes des raisons pour lesquelles ces prix ont pu baisser dans de telles proportions.

Primaire, secondaire, tertiaire

Le tableau II présente l'évolution des prix nominaux de quelques produits types et leurs prix réels.

TABLEAU II
Évolution des prix nominaux et réels de quelques produits

	1700	1850	1960	1985
Salaire horaire du manœuvre de Province	1 sou 4 deniers	0,195 F	2,35 F	36 F
<i>Prix courants</i>				
— d'un miroir de 4 m ²	2 750 livres	1 245 F	470 F	260 F
— d'un barbier à Paris (coiffeur)	7 à 9 deniers	2 sous	2,00 F	33 F
— d'un quintal de blé	20 livres	28 F	47 F	127 F
<i>Prix réels</i>				
— du miroir de 4 m ²	50 000	6 385	200	7
— du coiffeur	0,33	0,51	0,85	0,92
— du quintal de blé	365	144	20	3,6

Le tableau II est caractéristique des trois secteurs, primaire, secondaire et tertiaire. Dans le secteur secondaire, représenté par le miroir de 4 m², le progrès technique a été considérable, ce qui se traduit par une baisse spectaculaire du prix réel. Le secteur primaire est celui de l'agriculture; le progrès technique y a été modéré; le blé est l'un des produits primaires dont le prix réel a le plus baissé. Par contre, dans le secteur tertiaire, celui des services, le progrès technique est beaucoup plus faible et sporadique; par exemple, il faut autant de temps aujourd'hui qu'il y a trois cents ans pour couper les cheveux d'un homme; certaines exigences d'hygiène et une amélioration de la qualité des coupes expliquent l'augmentation du prix réel.

Il est facile de compléter le tableau II par de multiples biens et services. Nous ne le ferons pas dans le cadre restreint de cet article. Mais on peut retenir des enquêtes que nous faisons depuis plus de 40 ans (1) que ces variations de prix dues au progrès technique sont générales. Le secteur secondaire, à progrès technique élevé, a des prix réels qui baissent fortement à long terme. Les prix du secteur primaire baissent un peu moins. Les prix des services ne baissent que peu ou pas; mais il faut noter la tendance récente à l'introduction du progrès technique dans bien des branches du tertiaire par les voies de l'informatique, de la biologie, des transports, etc.

II. *Le niveau de vie et le pouvoir d'achat*

Si le prix réel du blé est passé d'environ 300 salaires horaires à 3 ou 4, cela signifie un changement fondamental pour la condition économique des hommes.

Dans la situation traditionnelle, le « manœuvre » — qui représentait pratiquement 90 % de la population — pouvait à peine, en une journée de 10 heures, acquérir plus de 3 kg de pain (pour en avoir plus, il achetait ou produisait en général du méteil, mélange de froment, d'orge et de seigle). *Son*

1. Sous la direction de Jean Fourastié. Cf notamment les brochures : *Prix de vente et prix de revient*, Domat-Montchrestien et Jean Fourastié et Béatrice Bazile, *Pourquoi les prix baissent*, col. Pluriel, Hachette.

pouvoir d'achat était limité à sa très frustre nourriture. Voici, à titre d'exemple, le budget annuel d'un ouvrier chef d'une famille de 4 personnes, à la fin du XVII^e siècle, d'après Vauban :

— un tiers de minot de sel (17 kg)	8 livres 16 sols
— 10 setiers de méteil (1 100 à 1 200 kg)	60 livres
— loyer, entretien et autres aliments	15 livres 4 sols
— impôt	6 livres
Au total	90 livres environ

Les 3/4 du budget sont consacrés à la nourriture qui est presque exclusivement du pain noir. A part l'impôt, élevé, il reste peu de chose pour le logement (d'une seule pièce, avec un trou pour l'évier, un ameublement primitif, une cheminée, l'eau et le bois à aller chercher au loin chaque jour) et les vêtements (un seul vêtement « des dimanches » dans une vie; en semaine, guère que les haillons).

La hausse du pouvoir d'achat est donc le même phénomène que la baisse des prix réels. Le niveau de vie a ainsi évolué, produit par produit, d'abord lentement aux cours des XVIII^e et XIX^e siècle, puis rapidement au XX^e siècle, notamment au cours des *Trente glorieuses*. Le prix de blé s'étant abaissé, les Français ont pu d'abord diversifier leur alimentation, puis acheter d'autres produits et services que ceux nécessaires à la nourriture; la prépondérance alimentaire dans le budget disparaît vers 1960 (45 % dans le budget de l'indice des 259 articles de l'INSEE, base 1962, dont 2,1 % de pain — contre encore 35 % de pain en 1830). En 1985, les dépenses alimentaires n'interviennent plus que pour 25 % (dont moins de 1 % de pain!). A la fois la nourriture s'améliore rapidement et une place de plus en plus grande est donnée aux produits manufacturés et aux services.

L'inégalité

Dans la période traditionnelle, à côté de la masse du peuple réduite à la recherche de sa stricte subsistance, il existe un petit nombre de hauts salaires et revenus. Par exemple, Colbert avait un salaire fixe plus de 200 fois supérieur à celui d'une manœuvre et quintuplait pratiquement ce salaire fixe par des « accessoires »... Mais ces hauts salaires ou revenus étaient rares. Vauban affirme qu'il n'y avait pas 10 000 familles qu'on puisse dire réellement « fort à leur aise » (1).

Vers 1800, le Conseiller d'État, le plus haut fonctionnaire, gagnait 25 fois ce que gagnait son huissier et 125 fois ce que gagnait une femme sans qualification. En 1985, il gagne 8 fois plus que l'huissier et 9 fois plus que le SMICARD. L'éventail des salaires s'est resserré rapidement, sans que l'ensemble de la Nation en ait conscience; l'impôt sur le revenu et les prestations sociales accentuent encore le mouvement. On peut dire que la revendication vers l'égalité a augmenté en même temps qu'elle était satisfaite.

III. *Le genre de vie*

Par rapport au *niveau de vie* aisément mesurable, la notion de *genre de vie* introduit l'aspect qualitatif là où la mesure est plus partielle : la santé et la durée de la vie, les conditions de vie, l'habitat, la scolarité, les loisirs...

Les facteurs démographiques, la santé

La baisse des prix réels entraîne une amélioration du niveau de vie. Il en est résulté un allongement substantiel de la durée moyenne de vie, mesurée par l'espérance de vie (voir tableau III). Les progrès de la médecine et de l'hygiène vont dans le même sens.

1. *Projet de Dixme royale*, 1707.

TABLEAU III

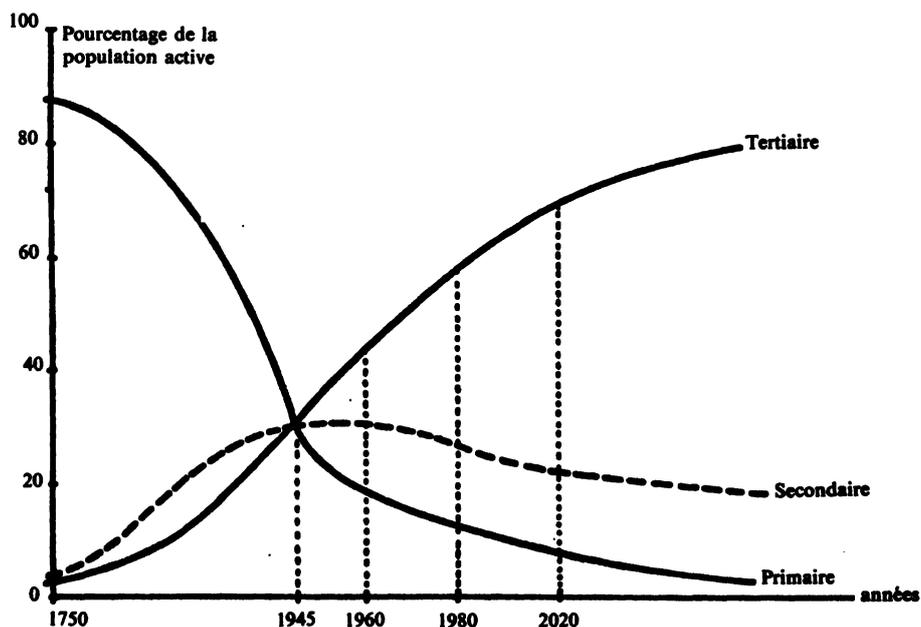
Espérance de vie à la naissance et à d'autres âges en France depuis le XVIII^e siècle

Période	Sexe	A la naissance	A 20 ans	A 60 ans
XVIII ^e siècle 1871-31	les deux	28,8	34,3	11,9
	M	38,3	40,0	13,3
1877-81	F	40,8	40,1	13,2
	M	40,8	40,4	13,6
1920-1923	F	43,4	42,3	14,6
	M	52,2	42,9	13,8
1950-1956	F	55,9	46,2	15,6
	M	65,0	48,9	15,2
1983	F	71,2	54,4	18,5
	M	70,7	52,1	17,6
	F	78,8	59,9	22,6

Source : INSEE.

On voit que l'espérance de vie à la naissance est passée de moins de 30 ans à 75 ans, ce qui représente un changement profond dans la condition de l'humanité. Le pouvoir d'action des hommes s'est accru.

La protection sociale, parallèlement, est née et s'est développée. Lorsque Louis XIV fut opéré d'une fistule, il versa à son chirurgien Daguin 300 000 livres (c'est-à-dire environ 3 millions de salaires horaires de manœuvre); il est clair que tels soins étaient inabordable pour tout autre que le roi ou quelques privilégiés. En revanche, lorsqu'un ouvrier du chantier du château de Versailles était victime d'un accident mortel, on versait, par charité, à sa veuve le prix d'une ou deux *journées* de travail de son mari... C'est seulement vers la fin du XIX^e siècle que les accidents du travail ont été couverts par une assurance, puis vers 1920 sont apparues les allocations familiales et vers 1930 « les assurances sociales »... pour arriver au développement d'aujourd'hui.



Graphique I : Évolution de la structure de la population active en France

La population active

Au temps où il fallait 200 heures de travail au moins pour produire un quintal de blé, presque toute la population devait travailler à la production agricole : 80 à 90 % étaient dans l'agriculture. Avec l'augmentation de la productivité, moins d'hommes se sont retrouvés nécessaires pour nourrir la France entière. Le déplacement que nous avons observé en ce qui concerne la consommation s'est fait en même temps en ce qui concerne la production, et donc la population active. On produit davantage de biens et de services. La répartition de la population par secteurs fait l'objet du graphique I (page précédente).

La population agricole est passée de 90 % à moins de 10 % de la population active totale. Les campagnes se sont dépeuplées au profit des villes. Le mouvement ne s'est pas fait sans dramatiques déplacements et conversions professionnelles. Le secteur secondaire a été le premier à accueillir la population libérée car il est saturé et le progrès y persiste; dans le même temps, le secteur tertiaire continue son essor.

Les loisirs

Une autre conséquence de l'accroissement de la productivité est l'apparition et le développement des temps de loisirs. Le tableau IV indique les variations du budget-temps d'un travailleur adulte de la période traditionnelle à nos jours.

TABLEAU IV

Budget temps de travailleur adulte depuis la période traditionnelle en France (en heures) (durée légale du travail)

	Période Traditionnelle		1950		1985	
	Par jour	Par an	Par jour	Par an	Par jour	Par an
<i>Jours de travail</i>						
Sommeil, repas, toilette	11	3 355	11	3 201	11	2 530
Travail	13	3 965	8	2 328	7 h 50	1 802
Transports pour le travail	-	-	1	291	1 h 30	345
Loisirs	0	0	4	1 164	3 h 40	843
<i>Jours de congé</i>		(1)		(2)		(3)
Sommeil, repas, toilette	11	660	11	814	11	1 485
Loisirs	13	780	13	962	13	1 755
Loisir total (sur 8 760 heures)		780		2 126		2 598

(1) 60 dimanches et fêtes

(2) 60 dimanches et fêtes et 14 jours de congés payés (74 jours)

(3) 110 samedis, dimanches et fêtes et 5 semaines de congés payés (135 jours)

La durée du travail a pu diminuer parce que la production était devenue élevée. Le temps de loisir est dès maintenant plus important que le temps de travail. Des problèmes nouveaux de choix des activités de loisir se posent.

Les études

Au tableau qui vient d'être fait de la durée du travail de l'homme adulte, il convient d'ajouter que la durée du travail au cours d'une vie a beaucoup changé. Dans la période traditionnelle, les tout jeunes enfants travaillaient et les vieillards ne touchaient pas de retraite. Le progrès technique ne se borne pas à diminuer le temps de travail des adultes; il réduit le nombre des années pendant lesquelles l'homme doit se livrer à un travail *professionnel*.

Le progrès technique permet aux enfants de ne plus avoir à effectuer de travail productif et leur ouvre l'accès à la scolarité. Ainsi a-t-on pu en France instituer la scolarité obligatoire puis en reculer l'âge limite : 12 ans, 14 ans, 16 ans et maintenant 18 ans. De 4 000 bacheliers par an en 1850, on est passé à plus de 250 000 (classiques et techniques) aujourd'hui, c'est-à-dire près du tiers de la classe d'âge correspondante (environ 800 000 enfants dans chaque classe).

Cependant, on peut s'interroger sur la formation effective reçue par ces bacheliers. Ils ont appris beaucoup de choses, ont subi un bombardement d'informations tant de par l'école que de par les médias, mais n'ont pas toujours la formation minimale qu'avaient leurs grands-parents titulaires du seul certificat d'études.

Cette évolution est allée de pair avec une diminution du prestige de l'enseignement. Autrefois, l'instituteur d'un village était vénéré (et souvent redouté) de ses élèves et respecté par la population; les professeurs de lycée étaient plus prestigieux encore. Les élèves se comportaient souvent comme des disciples vis-à-vis d'un maître dont ils respectaient le savoir et la compétence. Aujourd'hui, un instituteur ou un professeur est presque considéré comme une personne qui n'a pas été capable d'exercer une profession plus prestigieuse ou plus rémunératrice. L'élève ne respecte pas, le plus souvent, son savoir et se croit parfois plus compétent; la teinture de connaissances parcellaires que lui donnent les médias lui fait penser qu'il est aussi capable que le professeur, pour peu qu'il s'en donne la peine, de faire ce qu'il fait et de savoir ce qu'il sait.

Dans l'ensemble, les résultats intellectuels ne sont pas ceux que pouvait faire croire et que pourrait faire espérer l'allongement considérable des temps de scolarité.

IV. *Les dérèglements*

A l'amélioration considérable du niveau de vie et du genre de vie n'a pas correspondu un accroissement de la joie de vivre et bien des facteurs négatifs sont apparus.

La baisse de la natalité

En période traditionnelle, le taux de natalité était de plus de 30 enfants pour 1 000 habitants. On pourrait penser qu'avec un niveau de vie meilleur, il serait plus facile d'avoir des enfants et de les élever dans de bonnes conditions.

Vers 1946, on a effectivement assisté à un baby-boom, surtout sensible aux États-Unis, mais aussi en France et dans les autres pays occidentaux. Mais, depuis, les taux de natalité sont tombés en dessous de toutes les valeurs connues antérieurement (tableau V).

TABLEAU V

Taux de natalité en France depuis 1800 (nombre d'enfants nés vivants pour 1 000 habitants)

Années	Taux
1801-1805	32,3
1856-1860	26,6
1876-1880	25,7
1901-1905	21,6
1920-1925	19,7
1931-1935	16,5
1939-1945	14,9
1946-1950	20,9
1951-1955	18,9
1966-1970	16,9
1980	14,9
1985	14,0

Sources : INSEE.

Les moyens contraceptifs ont été voulus pour permettre d'éviter de nouvelles naissances dans des familles nombreuses et défavorisées et pour venir en aide à des femmes en situation de détresse. La réalité a été fort différente car ce ne sont pas seulement les familles les plus défavorisées qui ont réduit leurs naissances, mais toutes, d'où l'accentuation de la baisse de la natalité, surtout depuis 1950. En outre, la « pilule » a favorisé les relations sexuelles précoces et une liberté de mœurs jamais connue.

A une contraception manquée correspond souvent un avortement, baptisé IVG (Interruption Volontaire de Grossesse). Il semble qu'environ 150 à 200 mille IVG aient lieu chaque année en France (où les naissances annuelles sont de l'ordre de 800 000).

La famille

Il y a quelques dizaines d'années, si l'on avait pu imaginer l'amélioration actuelle des conditions d'habitat et de confort, on aurait certainement conclu que ces conditions auraient eu un effet positif sur la famille : familles plus unies et plus heureuses parce que non gênées par une forte promiscuité ou un travail ménager trop dur. Or, c'est le contraire qui s'est produit. Avec l'amélioration du confort, la famille traditionnelle semble avoir éclaté : le divorce et l'union libre deviennent monnaie courante, alors que le nombre d'enfants par famille diminue, et celui des enfants naturels augmente; la famille monoparentale devient normale, même quand les parents sont célibataires.

Ainsi, le nombre de mariages célébrés pour 1 000 habitants (taux de nuptialité), de l'ordre de 7,9 en 1950, est resté à peu près stable jusque dans les années 1970-1974 où sont arrivés à l'âge du mariage des jeunes nés du *baby boom* de 1945. Depuis, il chute : 7,4 en 1975; 6,2 en 1980; 5,1 en 1984. Parallèlement se développe la « cohabitation ». En 1982, sur l'ensemble des couples avec ou sans enfants, 8 % ne sont pas mariés; la proportion de non-mariés est plus forte parmi les couples sans enfants : 25 % dans l'ensemble de la France, 40 % dans l'agglomération parisienne. L'augmentation est rapide : en 1975, 5 % des couples où l'homme a moins de 35 ans ne sont pas mariés; en 1981 ils sont 11 %. D'ores et déjà, dans l'agglomération parisienne, les non-mariés sont majoritaires parmi les couples les plus jeunes, ceux où l'homme a moins de 25 ans.

Cette situation reflète une confiance de moins en moins grande en « l'institution » du mariage. Elle marque aussi la peur d'un engagement, peur qui fait « boule de neige » : les enfants de divorcés ont plus de peine à croire la fidélité possible pour toute la vie que ceux dont les parents ont mené toute leur vie ensemble. Or, les enfants de divorcés sont de plus en plus nombreux parmi les jeunes qui arrivent à l'âge de fonder un foyer... Le défaut de confiance dans un engagement possible est lié à une baisse de la foi religieuse : dans le sacrement catholique du mariage — qui était reçu par presque tous les couples français mariés en période traditionnelle — la fidélité ne se fondait pas sur les capacités de l'homme (que l'on sait limitées), mais sur Dieu qui donne à chaque moment aux conjoints ce dont ils ont besoin pour « tenir » ensemble.

Dans le même sens, le nombre de divorces augmente; de 34 700 en 1950, ce qui représentait déjà 10 % du nombre de mariages de la même année, il est passé à 30 200 en 1960 et 38 900 en 1970; depuis 1976, avec une législation « plus souple », il monte à 81 000 en 1980 et 104 000 en 1984 (soit 36 % du nombre de mariages). Outre le manque de confiance dont nous venons de parler, cette augmentation vient sans doute d'un désir d'épanouissement *personnel*. Dans la pratique et la religion traditionnels, on cherchait essentiellement à rendre les autres heureux (conjoints, enfants...) et, en général, on recevait par surcroît le bonheur personnel réservé à ceux qui s'oublie eux-mêmes, et donc un véritable épanouissement. Aujourd'hui, on cherche à se rendre heureux soi-même, parfois au détriment des autres, et l'on n'y parvient pas.

Les nouveaux procédés de contraception, bébés-éprouvettes, mères-porteuses,... ne peuvent guère améliorer réellement la situation de la famille, car il y a un fort risque de déviation de la notion de paternité ou de maternité. En outre, ces procédés sont assez souvent appelés au secours de femmes

qui ne peuvent plus avoir d'enfants à la suite d'une certaine « liberté » sexuelle vécue depuis leur prime jeunesse et de moyens contraceptifs souvent nuisibles à terme.

A toutes les époques il y a eu des hommes et des femmes allant de partenaire en partenaire, mais ils étaient peu nombreux et se savaient hors de ce que leurs contemporains considéraient comme le « bien ». Pour l'ensemble des hommes et des femmes traditionnels, la fidélité conjugale était norme désirée et souvent réalisée, et les rapports avant le mariage étaient assez rares. Aujourd'hui, les normes *factuelles* sont inversées. La jeune fille de quinze ans encore vierge est souvent l'objet des moqueries de la part de ses compagnes. Beaucoup de jeunes multiplient les rencontres éphémères, et l'infidélité conjugale est à l'origine de nombreux divorces. Personne n'ose tout à fait dire que le « bien » est la « liberté » sexuelle, mais on ne se demande plus ce qui est bien. Pour la société entière, les notions de *bien* et de *mal* s'estompent, au profit d'une vie vécue à très court terme, à la recherche de satisfactions immédiates.

Une autre déformation du sens de la vie humaine est une relation presque humaine avec des *animaux familiers*. Aujourd'hui, si l'on regarde les publicités, par exemple dans le métro, les mots « tendresse », « aimer », « affection »... semblent réservés aux animaux. On ne les voit pas utilisés dans les relations entre humains, pas même avec les enfants... En 1980, il y avait en France 50 millions d'animaux familiers (9 millions de chiens, 6,2 millions de chats, 8,8 millions d'oiseaux); en 1983, un foyer sur deux en possédait un.

Pour certains, avoir un chien ou un chat est plus agréable qu'avoir un enfant. L'animal ne prend pas son indépendance en grandissant et reste docile. Sans toujours tomber dans ces excès, il semble bien que le développement des animaux de compagnie contribue à la confusion des esprits, dans la mesure où la manière de traiter certains animaux se rapproche de la manière de traiter certains humains.

L'univers technique

Un autre facteur a une influence sur la vie personnelle et contribue à rendre le monde dans lequel nous vivons « dur », c'est la « technicisation ». La vie traditionnelle comportait une part, rituelle, d'initiation : au travail, à la vie liturgique, à la vie adulte, etc. Aujourd'hui, dans notre monde de vitesse, il faut partout être « initié », mais l'initiation n'est pas organisée. Un provincial qui arrive de son village dans une grande ville par le train doit commencer par savoir comment sortir de la gare en introduisant son billet dans un portillon. Il doit trouver où acheter un ticket de métro (sans confondre avec la vente des billets de train ou de RER), se repérer dans le métro, et d'abord savoir y pénétrer... Arrivé chez celui qu'il vient voir, il doit connaître le numéro de code d'entrée de l'immeuble... S'il désire de l'argent liquide, il doit employer une carte magnétique, utiliser un appareil électronique, et, bien sûr, donner encore un code... Le développement de l'informatique, même simplement du Minitel, la multiplication des cartes magnétiques, des codes, sont un immense avantage pour ceux qui savent s'en servir, mais augmentent le déphasage de ceux qui ne le savent pas et n'osent ou ne peuvent apprendre, parce qu'ils sont âgés, handicapés, étrangers ou simplement qu'ils savent mal lire ou pas du tout.

Ajoutons que cet univers technique comprend, bien sûr, ses initiés, ceux qui « savent », qui « connaissent » et en recueillent les bienfaits. Mais il y a parfois des illusions. Il est relativement facile à un jeune de savoir utiliser un ordinateur et même élaborer des programmes; l'illusion vient de ce que c'est en fait beaucoup plus facile que d'apprendre le français, de vivre des relations humaines ou d'acquérir une culture au sens traditionnel. La « culture » véhiculée par l'ordinateur est pauvre, son langage est encore plus pauvre. L'ordinateur ne dispense pas de la civilisation.

Le chômage

L'accroissement du niveau de vie, la transformation du genre de vie ont été de pair, pendant les « trente glorieuses » avec un développement économique intense. Des déplacements de population active — parfois douloureux — ont été nécessaires; mais le plein emploi restait proche d'être réalisé. Par contre, depuis 1974, le chômage ne cesse de croître.

Les mécanismes économiques qui ont conduit de l'emploi au chômage ne sont pas faciles à déceler. La crise, en ralentissant la croissance économique, a certainement ralenti et démonté le processus qui permettait à des personnes qui n'étaient plus utiles dans un domaine à cause du progrès technique (par exemple, en agriculture) de se rendre utiles dans d'autres secteurs. Les besoins économiques saturés, comme les besoins alimentaires, engendrent en général d'autres « besoins », d'où les transferts de population active dont nous avons parlé ci-dessus. Mais ces transferts sont aujourd'hui insuffisants. La croissance n'est pas assez forte pour que la demande nouvelle absorbe toute la population active disponible. En outre, la concurrence internationale amène sur le marché français des produits venant de pays moins développés, où la main-d'œuvre est beaucoup moins chère et dont les prix sont, en conséquence, largement concurrentiels avec les prix français.

V. La culture

La culture traditionnelle existait avant même d'être nommée. Non codifiée, elle existait sans que l'on en eût conscience, et c'était là l'une de ses forces. Ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'on en a pris conscience, alors qu'elle commençait à se délabrer; alors des « spécialistes » ont entrepris de la décrire...

À la vérité, dès la fin du XVII^e siècle, la culture traditionnelle était devenue double : la culture populaire coexistait avec une culture savante ou scolaire, qui devint consciente d'elle-même plus tôt et détacha peu à peu les classes dirigeantes de la culture populaire. Cela étant, l'« histoire » de la « culture » se laisse aisément résumer en cinq lignes : la culture savante rongea et détruisit la culture populaire, puis se rongea et se détruisit elle-même; aujourd'hui, bien que nous ayons un ministère de la Culture et que nous parlions sans cesse de la culture, nous n'en avons plus; ou plus exactement nous n'avons plus qu'une « poussière de cultures », disparate, instable et mouvante. Le caractère essentiel de la culture traditionnelle était, en effet, sa cohérence, ressentie et acceptée par la quasi-totalité de la population, et n'évoluant que lentement de génération en génération.

« La » culture d'aujourd'hui ne retient rien des croyances jugées, à bon droit, naïves, mais qui furent cependant assez fortes pour soutenir l'humanité pendant des siècles de misère et de peine. Cette culture contemporaine fait l'objet d'innombrables livres et rapports, mais ne se prête à aucune synthèse, tant elle est évolutive et disparate. La seule chose que nous en puissions dire est qu'elle est une juxtaposition de « savoirs » variables d'un individu à l'autre, surabondants, éclectiques, instables et sans hiérarchie; de plus, elle est pauvre en « valeurs » morales.

Le désarroi

La recherche de la libération dans l'accomplissement de soi-même est l'une des dominantes actuelles, mais l'on commence à observer que cette recherche conduit à la frénésie, au désenchantement. On se reconnaît des droits et peu ou pas de devoirs; on ne veut plus faire d'effort, on rejette toute morale et cependant on vit dans la peur, le doute, l'inquiétude, le déséquilibre; on éprouve une certaine aspiration au progrès politique, au progrès social, au progrès matériel, à l'égalité; mais chaque fois qu'un progrès est effectivement envisagé, la contestation et la polémique éclatent; s'il y a « progrès »

reconnu, les désirs s'accroissent, et l'insatisfaction, loin de se réduire, augmente. L'Occident ne paraît plus s'intéresser à l'être, mais ne penser qu'à la possession, à la consommation, à l'avoir.

La destruction des assurances traditionnelles

L'homme moyen est désorienté, car il n'adhère plus aux représentations populaires du monde et ne croit plus aux explications du monde traditionnelles. Les hommes ont toujours eu une vie difficile; la condition humaine est dure : misère, mal, conflits, faim, guerres, atrocités... occupent une place continue et dramatique dans les siècles passés. L'homme a cependant persisté à travers ces millénaires; il avait alors l'ardeur de vivre, voisine de l'instinct. Les conceptions populaires du monde ont laissé fructifier l'instinct.

La crise culturelle d'aujourd'hui pose le problème d'un être qui, en plus de l'instinct, a un néocortex et croit avoir les moyens de faire mieux que l'instinct sans difficulté. L'intelligence humaine a longtemps été respectueuse de la nature et de la vie naturelle. L'humanité a duré par instinct beaucoup plus que par « créativité » intelligente. Ses valeurs profondes étaient, par exemple, une foi innée dans la persistance de l'être au-delà de la mort, en l'existence d'un autre monde, en la réalité d'autres forces que physiques : on était sûr que le naturel ne s'explique pas par le naturel, que l'esprit est différent de la matière, que celui-là commande celle-ci.

La conception populaire de l'univers et de la vie — certes floue, mais d'autant plus tenace — a été peu à peu ruinée dans ce qu'elle avait de vrai et de constructif comme dans ce qu'elle avait de faux, par l'esprit scientifique expérimental. La science a ridiculisé certaines croyances : on ne peut photographier un fantôme; une « histoire » n'est reconnue vraie que s'il y a plusieurs témoins. On n'a plus confiance dans la sagesse traditionnelle. En outre, la vie urbaine a détruit le cycle fondamental des saisons et des fêtes religieuses et cosmiques traditionnelles : les feux de la Saint-Jean, les renouveaux du printemps, le solstice d'hiver, les jours qui allongent... un cycle où tout se passait comme prévu. Les rites et les rythmes ont presque disparu.

Cet ensemble d'idées soutenait l'ardeur de vivre, donnait une référence à un bien et à un mal. Karl Marx a traité la religion d'« opium du peuple » comme si elle avait été imposée au peuple par les classes dirigeantes. Or elle était de la nature même du peuple et était bien plus imposée aux rois par les peuples qu'aux peuples par les rois. Aux peuples comme aux rois elle servait de frein, donnait une morale. Elle constituait une épine dorsale pour les hommes, préservait l'ardeur de vivre des peuples et des rois.

L'ébranlement profond des valeurs traditionnelles n'est pas, cependant, le fait de tous les Français. Un bon nombre, en particulier, reste fidèle à une religion, peut-être épurée par l'ambiance que nous décrivons, mais parfois aussi atteinte par elle.

Aspects du désarroi actuel

L'homme croit que Dieu n'existe pas; en revanche, la pilule existe. On rejette la morale et on recherche l'accomplissement de soi-même; la morale de l'amusement, du changement, de la distraction, remplace la « bonne morale ». « Manquer une occasion de s'amuser vous fait perdre aujourd'hui votre propre estime » (Dr Wolfenstein). « Il faut qu'on soit consciencieux le jour [aux États-Unis dans le travail professionnel] et bambocheur la nuit. C'est ce qu'on appelle l'accomplissement, le plein épanouissement de soi-même ¹. » Il en résulte une perte de l'ardeur de vivre qui engendre la grave baisse de natalité. On ne veut plus avoir d'enfants parce qu'on a peur pour eux du monde qui les attend, mais aussi parce qu'ils empêchent de partir en week-end. L'amour est remplacé par l'érotisme, et

1. Daniel Bel, *Les contradictions culturelles du capitalisme*, P.U.F., Paris 1979.

l'avortement paraît normal. Il n'y a plus ce minimum de « complicité avec la vie ¹ » nécessaire pour mettre des enfants au monde.

VI. *Les perspectives*

Ce qui domine peut-être le survol que nous venons de faire sur le genre de vie des Français, c'est la rapidité de l'évolution. En moins de cent ans et surtout depuis 1950, on est passé d'un monde qui n'avait presque pas bougé depuis des siècles à un monde tout différent. Le niveau de vie a beaucoup augmenté, ce qui est certes positif; le genre de vie est certainement plus confortable, plus varié, plus ouvert, mais une avalanche de nouveaux problèmes, de graves difficultés, fondent sur nous. Nous entrons dans un monde inconnu quoique fabriqué par nous; de plus en plus artificiel, de plus en plus fragile.

Dans le domaine de l'économie, certaines tendances restent claires et faciles à prévoir. Le progrès technique continue à jouer un rôle important; la production continue à augmenter; les mutations de population active selon les 3 secteurs devront continuer dans le même sens. Nous ne rencontrons en économie qu'une seule grande interrogation : comment mettra-t-on fin à la lèpre du chômage qui divise la nation en deux parties, l'une à haut niveau de vie, l'autre réduite à la précarité et parfois à la pauvreté et au désespoir?

Dans tous les autres domaines, les inconnues et les interrogations sans réponse l'emportent de beaucoup sur les prévisions sûres. Car les violents mouvements politiques et culturels enregistrés depuis cinquante ans n'indiquent nettement aucune tendance.

Par exemple, que sortira-t-il de l'antagonisme qui oppose actuellement deux grandes puissances, également fortes, également déterminées, et qui divise le reste du monde, c'est-à-dire une foule de petites nations, en camps plus ou moins autonomes, plus ou moins alliés ou influençables, souvent mouvants et instables? Les démocraties pluralistes, plus conformes aux aspirations spontanées des individus, toujours fortement minoritaires dans ce monde, sauront-elles résister aux agitations internes et aux violences terroristes qui les agitent quotidiennement? Sauront-elles maintenir les gardes permanentes qui nécessitent des efforts toujours renouvelés pour les tenir hors des tentatives d'absorption des foules majoritaires ou totalitaires? Comment se résoudront les disparités et les heurts de cultures, de conceptions du monde, internes à un pays ou à une région, ou internationales?

Les cultures véhiculées à travers la planète par des milliards de machines à informer et à communiquer vont sans doute, à l'échelle séculaire ou millénaire, vers une fusion, aboutissant à une même culture pour tous les hommes de la planète; mais dans quel délai, à travers quels soubresauts, quels génocides peut-être? Et cette culture, ou ces cultures dominantes, que seront-elles? Que restera-t-il des sagesse anciennes? Quelles seront les places respectives des apports de la science, de la morale, de la contrainte, de la philosophie et de la religion? On sait d'ores et déjà que la connaissance scientifique ne suffit pas à elle seule à fonder une culture capable de soutenir l'ardeur et la joie de vivre de la masse de l'humanité. Le besoin primordial de l'homme est de trouver un sens à sa vie, et, par conséquent, à l'univers, à la nature dont il fait partie. Or la science répond à une partie du « *comment?* » du monde, mais non à tout son « *comment?* » et pas du tout à son « *pourquoi?* ».

Les facteurs qui se conjuguent pour former le devenir de l'humanité sont si nombreux, ils sont en fait si mal connus, ils évoluent de manière si rapide et chacun imprévisible, ils forment un réseau si enchevêtré de causes et d'effets qu'il est vain d'en chercher un « modèle rationnel ». Les hommes, certes, font leur histoire; mais, Raymond Aron l'a dit fortement, « ils ne savent pas l'histoire qu'ils font ». Notre réflexion voudrait tendre à les aider cependant à faire leur histoire future de façon aussi favorable et réfléchie que possible.

1. Cardinal Marty.

Une réflexion sur ce devenir n'en est que plus nécessaire. Elle ne permet pas de prévoir, mais elle sensibilise; elle peut permettre de suivre les faits les plus lourds de conséquences; elle peut permettre de déceler mieux et moins tardivement les « faits porteurs d'avenir », et de peser sur le meilleur ou le moins mauvais pour l'ensemble des humains. Elle peut permettre d'influer sur l'avenir, dont on peut dire qu'à part certaines tendances économiques signalées, rien ne semble encore inéluctable.

En évoquant les forces en action et en interaction, volontés politiques, idéologies, puissances militaires, etc., nous cotoyons sans cesse la réflexion sur la condition humaine, notion que l'on retrouve de plus en plus souvent évoquée et étudiée dans les essais aujourd'hui. C'est en effet toujours, en définitive, de cet être qu'il s'agit : mi-animal et passionnel, mi-esprit et rationnel, chacun unique génétiquement et culturellement; borné et indéfini; insatiable et par là toujours plus ou moins inadapté au réel, quoique de plus en plus capable de plier les réalités à sa volonté; déjà il peut faire porter sa voix de Paris à Melbourne ou Tokyo et la faire entendre à des milliards d'hommes, mais il est toujours inhabile à communiquer avec ses proches, à surmonter les dizaines d'incidents caractériels de la vie quotidienne... Une humanité qui a déjà accumulé des stocks énormes de connaissances et même de sagesse, mais dont chaque rejeton naît nu et ignare, et nécessite une bien difficile éducation...

Il s'agit d'inventorier ce qui persiste et ce qui change dans la condition humaine, et comment utiliser au mieux les pouvoirs que nous avons acquis et acquérons pour donner aux générations futures les vies les plus dignes de leurs étonnantes capacités. Ni l'inquiétude, ni les déceptions, ni la souffrance, ni la mort ne manqueront leur rendez-vous avec elles. Si le bonheur est l'objectif de l'individu, il y a peu de chances que le bonheur soit jamais parfait. Et ce bonheur, même imparfait, demande toujours une liberté d'action et de jugement, un sens à la vie et une explication du monde.

Puissent nos enfants pouvoir dire, au terme d'une vie bien différente, ce qu'a pu dire la « Mémé Santerre » née en 1897 ¹, qui a traversé ce monde en mutation si rapide :

« Toute ma vie, j'ai fait ce que je devais, ce que je pouvais... J'ai souffert beaucoup, travaillé énormément. Mais, voyez-vous, il y a aussi et surtout que j'ai aimé, aimé, aimé et que j'ai été heureuse comme vous ne pouvez l'imaginer... Maintenant, je peux mourir tranquille et rejoindre les miens qui m'attendent. »

1. Serge Grafteaux, *La Mémé Santerre, une vie*, Éditions du Jour.